HAL
open science

La Grande Guerre littéraire au prisme des régions

Nicolas Beaupré

To cite this version:

Nicolas Beaupré. La Grande Guerre littéraire au prisme des régions. Siècles : Cahier du centre d'histoire " Espaces et cultures ", 2014, Littératures, identités régionales et Grande Guerre, 39-40. hal-01869903

HAL Id: hal-01869903

https://uca.hal.science/hal-01869903v1

Submitted on 6 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Siècles
Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

39-40 | 2014
Littératures, identités régionales et Grande Guerre

La Grande Guerre littéraire au prisme des régions

The Literary Great War Through a Regional Prism

Nicolas Beaupré

Éditeur
Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition électronique
URL : http://siecles.revues.org/2714
ISSN : 2275-2129

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2014
ISSN : 1266-6726

Référence électronique
Nicolas Beaupré, « La Grande Guerre littéraire au prisme des régions », *Siècles* [En ligne], 39-40 | 2014, mis en ligne le 27 novembre 2015, consulté le 02 octobre 2016. URL : http://siecles.revues.org/2714

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2016.

Tous droits réservés

La Grande Guerre littéraire au prisme des régions

The Literary Great War Through a Regional Prism

Nicolas Beaupré

Fig. 1 : Dessin de Jean Coulon

Jean Coulon, *Sans titre*, réalisé pendant la Grande Guerre (1914-1918), Collection Georges-Coulon, reproduit avec l'aimable autorisation de Georges Coulon

1 Le caractère « national » de l'affrontement de 1914-1918 ne fait aucun doute[1]. Si la majeure partie des historiens, à l'encontre de leurs prédécesseurs des années de guerre et d'après-guerre, n'en sont plus à dénoncer l'ennemi et à défendre l'histoire de « leur » pays dans la Grande Guerre, il n'en demeure pas moins que l'historiographie a longtemps redoublé et accentué encore davantage la lecture nationale de ce conflit. On peut même dire sans exagérer que, jusqu'à aujourd'hui, l'échelle nationale demeure privilégiée pour écrire l'histoire de 1914-1918. Celle-ci a, du reste, sa pertinence, comme le soulignent Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau et Leonard V. Smith :

> « L'État-nation demeure l'unité militaire, politique, économique, sociale et culturelle [et reste] la catégorie centrale [d'analyse] en dépit de ses instabilités[2]. »

2 Elle est néanmoins trop souvent admise de manière implicite sans même être discutée. On observe cependant que depuis une vingtaine d'années l'histoire de la Grande Guerre a été un lieu d'expérimentation pour des approches permettant de dépasser le point de vue national : histoire comparée, approches transnationales, histoire croisée ont inspiré et continuent d'inspirer de nombreuses études. Les grandes synthèses parues à l'occasion du centenaire revendiquent du reste une approche résolument « mondiale[3] » de la guerre.

3 Mais il est une autre manière de s'affranchir du cadre national d'analyse, ou plutôt de le questionner : la variation d'échelles. De ce point de vue, l'histoire urbaine a commencé à donner de beaux résultats, comme l'enquête comparative et collective « Paris, Londres, Berlin » dirigée par Jay Winter et Jean-Louis Robert[4] ou encore les études monographiques de villes en guerre et dans l'ombre portée de la guerre[5]. Mais hormis peut-être dans le travail de Pierre Purseigle sur Béziers et Northampton, le fait régional, l'identité régionale, restent peu interrogés dans ces études, comme l'ont fait remarquer avant nous Yann Lagadec, Michaël Bourlet et Erwan Le Gall[6].

4 Il exista pourtant, aux lendemains mêmes de la Première Guerre mondiale, des études et essais d'histoire locale et régionale que l'on peut grossièrement classer dans trois grandes catégories. La première consiste à exalter le rôle des régions dans le combat commun pour la patrie. C'est par exemple le cas du livre de Gabriel Alphaud, *La France dans la Grande Guerre*, en deux tomes, publié en 1918 avec une préface de Paul Deschanel, qui comme son nom ne l'indique pas est une suite d'études du rôle des régions françaises dans le conflit, tout entières à la gloire des petites patries au service de la grande nation[7]. Une deuxième catégorie d'études regroupe les travaux que l'on pourrait qualifier au sens large de régionalisme ou d'histoire locale. Souvent le fait d'éditeurs et d'érudits ou d'acteurs politiques locaux, elles ont fréquemment pour but de souligner le rôle ou le destin particulier de telle ou telle région en 1914-1918, soit pour affirmer son rôle prépondérant, soit pour redresser des torts qui lui auraient, supposément, été faits, soit pour marquer qu'elle a été particulièrement frappée par le conflit. On pense ici tout particulièrement aux études consacrées aux régions occupées du nord et de l'est de la France sous la « griffe » ou la « botte » allemande[8], mais aussi à des études sur la Bretagne. Ces ouvrages sont le fait d'historiens mais également d'acteurs divers et relèvent de plusieurs genres : études historiques ou érudites mais aussi témoignage voire, à la marge, littérature. Il en va ainsi par exemple du roman de Maxence Van der Meersch paru en 1935, *Invasion 14*, qui contribua, en lui donnant sens, à l'incorporation de la douloureuse expérience de l'occupation au cœur de l'identité régionale du Nord[9]. Ce faisant, de par son succès, il contribuait, vingt ans après le début de la guerre, à mettre en valeur la contribution particulière du Nord à l'effort de guerre – par ses souffrances stoïquement endurées – et à mettre en lumière une expérience qui avait tendance, malgré

des publications érudites ou testimoniales, à être marginalisée dans le reste du pays, alors qu'elle était centrale dans la mémoire locale. On peut aussi, d'une certaine manière, rattacher à cette catégorie, bien qu'à part, les études publiées pendant et après le conflit sur le cas particulier de l'Alsace-Lorraine, visant cette fois à souligner le caractère profondément français de ces régions, au moins dans un premier temps ; avant que le malaise alsacien des années vingt ne se traduise par des publications mettant cette fois au contraire en avant le particularisme régional[10].

5 Il exista aussi une troisième catégorie, représentée par les premières tentatives d'écriture d'ouvrages d'histoire à vocation scientifique, notamment la série d'histoire locale s'insérant dans l'énorme série de la Dotation Carnegie pour la Paix. Mais ces publications ne sont pas toujours complètement dépourvues d'arrière-pensées qui peuvent parfois tendre à les rattacher aux deux premières catégories. Ainsi, le *Lyon pendant la guerre* publié en 1925 dans cette série est-il confié à Édouard Herriot[11] qui trouve là l'occasion de saluer la contribution particulière, selon lui, des Lyonnais à l'effort de guerre mais aussi d'exalter, implicitement, sa propre gestion de la ville en guerre. En outre, à l'image de ce livre, la majorité de ces travaux sont des études urbaines centrées sur une histoire politique et administrative, laissant peu de place à une histoire sociale des populations en guerre et n'interrogeant pas ou peu les cultures et identités régionales.

6 Il est à noter que les études d'histoire locale ne se sont pas interrompues après les années vingt et qu'il existe en région une tradition d'histoire régionale érudite qui fait aussi de la Grande Guerre un objet d'histoire. Remarquons que, peut-être paradoxalement, l'histoire des départements dans la guerre s'inscrit dans ce mouvement alors que le département a pu être considéré parfois par les régionalistes purs et durs comme une délimitation purement artificielle ; mais le travail à partir des archives départementales a contribué à faire de cette entité une échelle d'analyse[12] qui a eu des répercussions en retour sur les cartes mentales à l'œuvre chez les historiens de l'infranational. Il en va de même pour un autre type de découpage, celui des « régions militaires », qui de purement administratif et pratique peut parfois tendre à devenir identitaire et à se confondre, au moins en partie, avec des identités construites à partir de ces territoires qui deviennent plus visibles et sensibles du fait de la guerre. La question mérite en tout cas d'être posée, même si c'est parfois par pure commodité que l'on choisit de travailler sur telle ou telle région militaire. De manière assez similaire, les études régimentaires, qu'elles soient le fait d'universitaires ou d'amateurs, sont très souvent amenées à interroger le fait régional tant, en 1914, les régiments sont déjà bien ancrés dans le tissu urbain, local et régional.

7 Malgré toutes ses études pionnières[13], souffrant certes de nombreux biais, ou peut-être à cause de ces derniers, l'échelle régionale a longtemps été délaissée par les spécialistes de la Grande Guerre, quand bien même des travaux existaient pour l'avant 1914[14]. Il est vrai que des légendes tenaces (par exemple sur les Corses, les Bretons, les Provençaux[15]...) souvent brandies comme autant d'étendards identitaires pouvaient les inciter à la prudence. Il en va ainsi par exemple du sentiment, présent en Bretagne ou en Corse, d'avoir été des régions sacrifiées par Paris sur l'autel de la Patrie. Or s'il y a bien surmortalité dans ces régions, celle-ci est également très prononcée sur les contreforts du Massif central et ce phénomène n'est pas corrélé avec l'identité régionale de ces territoires mais avec leurs caractéristiques socio-économiques, comme l'ont montré Henri Gilles, Jean-Pascal Guironnet et Antoine Parent[16]. Ainsi, ce sont les territoires à forte dominante rurale qui ont le plus souffert de la guerre en terme de pertes humaines.

La pratique déclinante des langues régionales ou des patois peut aussi être un obstacle à l'étude historique, notamment dans le cas particulier des littératures régionales.

8 Depuis quelque temps, les études à focale régionale ou infrarégionale sur 1914-1918 ont toutefois tendance à se multiplier[17] et donc, comme l'indiquent Yann Lagadec, Michaël Bourlet et Erwan Le Gall, à quitter progressivement « l'angle mort historiographique » dans lequel elles étaient cantonnées[18]. Cette échelle a en effet, comme d'autres, sa pertinence. Elle permet notamment de se rapprocher des communautés locales en guerre, d'étudier la manière dont individus et groupes s'appuient sur des solidarités préexistantes pour faire face au conflit, mobilisent leurs identités locales et régionales dans une guerre entre nations et comment ils reconfigurent – ou non – les liens entre les « petites patries » et la « grande patrie ».

9 Le centenaire de la Grande Guerre s'est également traduit par nombre de manifestations mémorielles et scientifiques au niveau local, départemental et régional. On observe par exemple la multiplication, chez les éditeurs régionaux – mais aussi nationaux – et sur internet, de publications de journaux et de lettres de guerre de soldats souvent fortement ancrés dans leur territoire d'origine. Pour ne mentionner que deux exemples, on peut citer la correspondance du félibre Louis Bonfils récemment éditée en occitan ou encore *Le Tournant de la mort* du Breton Loeiz Herrieu qui vient d'être traduit en français[19]. On peut également constater que chercheurs académiques ou amateurs s'emparent aussi de l'histoire régimentaire comme porte d'entrée à la fois d'une étude micro du front mais aussi de l'articulation entre front et arrière.

10 Expositions accompagnées de catalogues, colloques et journées d'études[20] se multiplient aussi en raison du centenaire du début de la Grande Guerre. On peut citer par exemple une journée d'étude à Lyon sur les langues régionales à l'épreuve de la guerre, un colloque à Strasbourg sur les soldats d'entre-deux, c'est-à-dire des régions en marge ou minoritaires dans les empires ou États multinationaux ou issus des régions frontalières ou transnationales. Le journal *Le Monde* a même consacré un numéro complet de son supplément mensuel consacré au centenaire en 2014 à la problématique régionale[21].

11 Le dossier que nous proposons, lui-même issu d'une journée d'étude, souhaite, modestement, s'inscrire dans cette dynamique de renouvellement. Mais nous avons voulu lui donner une dimension supplémentaire en privilégiant les écritures et les écrivains comme clef d'entrée dans cette question.

12 Comme la littérature contribue à la construction – mais aussi à la remise en question – des identités territoriales, elle contribua également à forger et / ou à interroger les identités de guerre et d'après-guerre. Le récit de guerre, si massivement présent, participa à la construction de l'expérience de guerre et de l'identité combattante puis ancienne-combattante. Les études de la littérature de guerre – en vers et en prose – et de la littérature en guerre, ou des témoignages, pourtant très foisonnantes (sauf pour la poésie qui demeure un parent pauvre en France), ont toutefois largement négligé à la fois les littératures régionales et régionalistes mais également les allusions et évocations des régions d'appartenance dans la littérature combattante et de guerre[22]. De leur côté, les travaux consacrés aux littératures régionales s'arrêtent souvent à l'aube de la Grande Guerre ou l'englobent sans s'y arrêter avec précision[23]. Le but de ce numéro de la revue *Siècles* et des articles rassemblés ici est justement de contribuer à combler ces lacunes.

13 Ces études permettent notamment de dégager deux grands axes interprétatifs.

Mettre en scène et en « œuvre » la dialectique petite patrie / grande patrie

14 Le premier est la mise en avant, par les littérateurs, de l'identité régionale ou locale de la petite patrie, dans le but d'exalter ou de questionner le sacrifice ou l'effort pour la grande patrie. Dans ce cas, la littérature de guerre peut contribuer à l'intégration des identités régionales dans l'identité nationale par une forme de mutuelle exacerbation ou exaltation.

15 Il en va ainsi par exemple de la mobilisation de la figure du Guignol lyonnais par les illustrateurs et les auteurs, évoquée par Bruno Fouillet. De manière plus surprenante peut-être, des écrivains issus de régions à l'identité régionale bien marquée, se traduisant notamment par l'usage d'une langue régionale, inscrivent également leurs œuvres dans le grand mouvement patriotique, comme dans l'exemple catalan étudié par Nicolas Berjoan. Dans ce cas, l'identité étant transnationale, la littérature peut même servir à rassembler par-dessus les frontières nationales et donc contribuer à favoriser la cause de la France dans l'Espagne neutre voisine.

16 Le vin devenu matière à littérature chez les poilus-écrivains du Languedoc est un marqueur identitaire qui peut tout autant exalter la grande que la petite patrie. Dès lors, comme le souligne Stéphane Le Bras, « le lien indéfectible entre poilus languedociens, vin et victoire contribue, [...] à sa juste mesure, aux destinées d'une nation lancée vers le succès ».

17 Yann Lagadec et Benoît Kermoal montrent quant à eux que même dans le cas de la Bretagne où le consensus autour de la question du sacrifice pour la patrie est plus difficile à atteindre, la question de la contribution de la petite patrie à la grande est au cœur de la littérature régionale. Celle-ci permet justement de traiter à nouveaux frais une question ancienne qui sous-tend la problématique identitaire. En retour, le sacrifice pour la grande patrie peut être l'occasion de mettre en avant des revendications qui peuvent être linguistiques et identitaires (Yann Lagadec) mais qui sont également susceptibles de passer outre l'échelle régionale pour devenir sociales – et même socialistes pour certains – et politiques. Dans le cas des auteurs étudiés par Benoît Kermoal, la dialectique entre petite et grande patrie est, en effet – difficilement et parfois dans la douleur – subsumée par la cause socialiste.

18 Le cas du félibrige étudié par Vincent Flauraud illustre à merveille cette dialectique qui passe par la volonté d'exalter le sacrifice pour la grande patrie pour, dans le même temps, contrecarrer la légende noire des soldats du Midi. Le félibrige met en avant, par un processus très complet de panthéonisation, très parallèle à celui mis en place au niveau national par l'Association des écrivains combattants, le sacrifice des écrivains félibres, de langue d'oc ou simplement du Midi. Ce faisant, il ne rend pas seulement hommage aux siens, mais souligne le douloureux sacrifice que représente leur perte pour l'ensemble du pays et partant, affirme la contribution des Midis à la guerre. La critique du centralisme, si critique il y a, demeure donc largement implicite.

19 Le prisme de la littérature permet donc d'aborder de manière complexe cette question de l'articulation entre petite et grande patrie tout en invitant à la comparaison interrégionale mais aussi internationale.

Mettre en scène et en « œuvre » la dialectique consolation / accusation

20 Si l'œuvre de Pourrat, telle qu'elle est étudiée par Pierre Cornu, est aussi une réflexion sur les liens tendus et distendus entre la petite patrie de la montagne auvergnate – qui paya statistiquement en raison de son caractère rural un très lourd tribut à la Grande Guerre – elle obéit parallèlement à une autre logique. Il ne s'agit pas tant d'exalter le sacrifice de l'Auvergne en guerre[24], mais plutôt de thématiser la dette contractée par la patrie à l'égard de sa paysannerie. L'exemple auvergnat sert donc moins à exalter une identité régionale qu'à rappeler que l'élan vital de la patrie trouve sa source dans la paysannerie, au cœur des régions rurales de la France. Ce rappel ne peut qu'être inquiet étant donné le sillon de sang que creuse la guerre dans ces régions. Dès lors l'écrivain exprime cette inquiétude qui se double d'une gratitude mais ce faisant, sa parole se fait aussi consolatrice, voire accusatrice à l'égard d'un État qui semble avoir abandonné le monde rural et agricole pour n'en redécouvrir les hommes qu'au moment de leur faire enfiler l'uniforme pour leur faire payer l'impôt du sang.

21 La figure populaire de Guignol, si elle est le plus souvent investie d'une fonction patriotique, peut remplir une fonction analogue. Représentant du peuple, il se bat à ses côtés, rassure et console les gones au front. Critique des puissants, il peut aussi bien tourner en dérision le Kaiser que les embusqués de Paris ou d'ailleurs, ou les généraux incompétents.

22 Chez les soldats du Nord, ce sont les « canchons », exhumées par Michaël Bourlet, qui se mettent à la page de la guerre et remplissent une fonction consolatrice d'autant plus nécessaire que l'occupation rend la coupure avec les familles plus totale encore que pour le reste du pays. Comme Michaël Bourlet le souligne, les thèmes guerriers et les combats proprement dits sont peu présents et la critique explicite s'exprime, dans ce cas, finalement assez peu ouvertement. La séparation, la destruction des maisons, l'occupation, mais aussi la nostalgie du pays natal s'y expriment d'autant plus fortement que la plupart de ces chansons sont en patois, un patois parfois circonscrit à un pays de quelques villages. La sociabilité du chant, pratique collective s'il en est, renforce encore leur fonction consolatrice.

23 Ces quelques exemples rassemblés ici montrent sans aucun doute, et c'est là le but de ce dossier, tout l'intérêt qu'historiens et littéraires peuvent trouver à ouvrir le dossier jusqu'à présent négligé des littératures régionales. Celles-ci sont autant une source à redécouvrir qu'un objet de recherche qui a sans doute beaucoup à nous apprendre encore sur la singularité, la diversité et la complexité de la mise en récits des expériences de guerre.

NOTES

1. Ce dossier est issu d'une journée d'étude du CHEC organisée dans le cadre des manifestations scientifiques du centenaire de la Première Guerre mondiale proposées par l'Université Blaise-Pascal, intitulée « Littérature, identités régionales et Grande Guerre » (UBP - CHEC - MSH Clermont-Ferrand). Elle a eu lieu le 28 novembre 2014 à la MSH de Clermont-Ferrand (comité d'organisation : Nicolas Beaupré, Vincent Flauraud, Aline Fryszman) avec le soutien du CHEC et de l'Institut Universitaire de France. Le dossier de ce numéro double de *Siècles* a reçu le label de la Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale. Il est est augmenté de quatre articles de *Varia* tous consacrés à la Grande Guerre dans ses aspects soit littéraires, soit régionaux.

2. Leonard V. Smith, Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, *France and the Great War. 1914-1918*, Cambridge, 2003, p. 6.

3. Voir notamment Jay M. Winter (dir.), *The Cambridge History of the First World War*, 3 vol., Cambridge, CUP, 2014, coédition avec Fayard : *La Première Guerre mondiale,* Paris, Fayard, 3 vol., 2013-2014 et l'encyclopédie en ligne : Ute Daniel, Peter Gatrell, Oliver Janz, Heather Jones, Jennifer Keene, Alan Kramer, and Bill Nasson (dir.), *1914-1918-online. International Encyclopedia of the First World War*, Freie Universität Berlin, http://encyclopedia.1914-1918-online.net. Sur la dimension transnationale de l'historiographie de la Grande Guerre nous nous permettons de renvoyer à notre article : Nicolas Beaupré, « L'histoire de la Grande Guerre : un front pionnier des approches non-nationales (comparatismes, histoires transnationales) » dans Joëlle Prungnaud (dir.), *Écritures de la Grande Guerre*, Paris, Société Française de littérature générale et comparée, coll. Poétiques comparatistes, 2014, p. 55-70.

4. Jean-Louis Robert, Jay M. Winter (dir.), *Capital Cities at War. Paris, London, Berlin 1914-1919*, 2 vol., Cambridge, CUP, 1997 et 2007. Sur les villes en guerre, voir aussi Philippe Chassaigne, Jean-Marc Largeaud (dir.), *Villes en guerre*, Paris, Armand Colin, 2004.

5. François Cochet, *Rémois en guerre, 1914-1918. L'Héroïsation du quotidien*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993 ; Pierre Purseigle, *Mobilisation, sacrifice et citoyenneté. Des communautés locales face à la guerre moderne. Angleterre – France, 1914-1924,* Paris, Les Belles Lettres, 2013 ; Élise Julien, *Paris, Berlin : la mémoire de la guerre, 1914-1933,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010 ; Belinda J. Davis, *Home fires burning. Food, Politics and Every Day Life in World War I Berlin*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000.

6. Michaël Bourlet, Yann Lagadec, Erwan Le Gall (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, cf. introduction, p. 7-28.

7. Gabriel Alphaud, *La France dans la Grande Guerre,* 2 vol. , Paris, Hachette, 1918.

8. Un commentaire de cette bibliographie se trouve dans Philippe Salson, *Retour sur un silence : la production éditoriale sur l'occupation allemande depuis 1914*, suite de quatre billets de blog parus en 2014 sur http://lsg.hypotheses.org/29.

9. Maxence Van der Meersch, *Invasion 14*, Paris, Albin Michel, 1935, qui se déroule à l'Épeule, un quartier de Roubaix. Sur la mémoire de l'occupation dans l'entre-deux-guerres : Annette Becker, *Oubliés de la Grande Guerre. Humanitaire et culture de guerre, populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre,* Paris, Noêsis, 1998.

10. Sur ces questions, voir, entre autres : Jean-Noël Grandhomme (dir.), *Boches ou tricolores. Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2008.

11. Édouard Herriot, *Lyon pendant la guerre,* Paris, PUF, s.d. (1925).

12. Voir par exemple : Stéphane Tison, *Comment sortir de la guerre ? Deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940),* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011 qui compare la Sarthe et la Marne.

13. Notamment le monumental ouvrage de Jules Maurin, *Armée, guerre, société. Soldats languedociens, 1889-1919,* Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.

14. Jean-François Chanet, *L'École républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996 ; Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997 ; Anne-Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe, XIXe-XXe siècle,* Paris, Le Seuil, 1999.

15. Par ex. : Jean-Yves Le Naour, *Désunion nationale. La légende noire des soldats du Midi,* Paris, Vendémiaire, 2011.

16. Henri Gilles, Jean-Pascal Guironnet et Antoine Parent, « La géographie des "morts pour la France" », *Le Monde,* 13 mai 2014, http://www.lemonde.fr/centenaire-14-18-decryptages/article/2014/05/13/la-geographie-des-morts-pour-la-france_4415163_4366930.html#h8i8OBQvuFS8TFtz.99.

17. Signalons entre autres exemples : Benjamin Ziemann, *Front und Heimat. Ländliche Kriegserfahrungen im südlichen Bayern 1914-1923,* Essen, Klartext, 1997 ; Aline Fryszman, *La Victoire triste ? Espérances, déceptions et commémorations de la victoire dans le département du Puy-de-Dôme en sortie de guerre (1918-1924),* Paris, Thèse soutenue à l'EHESS, 2009.

18. M. Bourlet, Y. Lagadec, E. Le Gall (dir.), *Petites patries [...],* p. 8.

19. Louis Bonfils, *Me fas cagà ! La guerre en occitan,* Maisons-Laffitte, Ampelos, 2014 ; Loeiz Herrieu, *Le Tournant de la mort*, Rennes, TIR, 2014. Sur Bonfils et Herrieu, voir notamment les articles de Vincent Flauraud et Yann Lagadec dans ce dossier.

20. Signalons notamment : la journée d'études « Pour une approche régionale de la Grande Guerre » à l'université de Rennes 2 le 13 novembre 2012 ; le colloque interdisciplinaire et international « Minorités, identités régionales et nationales en guerre 1914-1918 » organisé à Corte (Corse) par le Musée de la Corse les 19 et 20 juin 2014, ou encore le colloque « La Grande Guerre des Bretons (1914-2014). Vécu(s), Expérience(s), Mémoire(s) » (Rennes et Coëtquidan, 14 et 15 mai 2014) ; le colloque « Les langues régionales au péril de la guerre de 1914-1918 » (Lyon, 8 octobre 2014) ; la journée d'études internationales « 1914-1918. Soldats d'entre deux. Les identités régionales dans les témoignages des combattants des Empires centraux » (Strasbourg 19-21 novembre 2014).

21. *Le Monde*, dossier « La Grande Guerre des régions », 13 mai 2014.

22. Dans notre propre ouvrage, Nicolas Beaupré, *Écrits de guerre 1914-1918,* Paris, CNRS éditions, 2013 (1ère éd. 2006) cette dimension est absente de même que dans la plupart des ouvrages de référence récents sur la littérature de guerre comme Leonard V. Smith, *The Embattled Self : French Soldiers' Testimony of the Great War,* Ithaca et Londres, Cornell University Press, 2007.

23. Par ex. : Jean-François Chanet, *Les Félibres cantaliens : aux sources du régionalisme auvergnat, 1879-1914*, Clermont-Ferrand, Adosa, 2000 ; Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. La littérature régionaliste, de la Belle Époque à la Libération. Paris,* PUF, 1991 ; Philippe Martel, *Les Félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion, 1850-1914,* Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2010.

24. Signalons la mise en ligne prochaine par la Bibliothèque de Clermont Communauté, fin 2015 sur Overnia d'un nouveau corpus consacré à la Grande Guerre, dans lequel figureront les documents du Fonds Henri Pourrat concernant cette période, et d'une exposition virtuelle intitulée "La Grande Guerre des Auvergnats" http://www.bibliotheques-clermontcommunaute.net/expomuseo/.

INDEX

Index géographique : France, Bretagne, Nord, Languedoc, Auvergne, Provence, Catalogne
Mots-clés : Grande Guerre, Première Guerre mondiale, littérature, identité, langues régionales
Index chronologique : XXe siècle, 1914-1918
Keywords : Brittany, Northern department, Catalonia, Great War, First World War, literature, regional identity, regional languages, 20th century

AUTEUR

NICOLAS BEAUPRÉ

Maître de conférences en histoire contemporaine
Centre d'Histoire « Espaces et Cultures » (CHEC), Clermont-Université, Université Blaise-Pascal, EA 1001